

Devenir Fils,

Une méditation du Notre Père

J'ai voulu partir non de ce que la prière du Notre Père nous apprend sur Dieu le Père, mais sur ce que c'est qu'être fils. La prière du Notre Père est par excellence la prière du Fils. Il nous l'apprend afin que nous, avec lui, nous apprenions à devenir des fils, et donc à devenir des frères.

Au chapitre de 5 de Matthieu, l'ensemble dans lequel s'inscrit le Notre Père insiste sur deux choses :

→ la discrétion.

- « Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite afin que ton aumône soit secrète ; *et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.* » (Mt 6, 3-4)
- « Quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte et prie ton Père qui est là, dans le secret ; *et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.* » (Mt 6,6)
 - Puis suit le Notre Père
- « Quand tu jeunes, parfume ta tête et lave ton visage, pour que ton jeûne soit connu, non des hommes, mais de ton Père, qui est là dans le secret ; *et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.* » (Mt 6, 17-18)

→ Ne pas rabacher.

- « *Dans vos prières, ne rabâchez pas comme les païens : ils s'imaginent qu'en parlant beaucoup ils se feront mieux écouter.* » (Mt 6,7)
- « *Ce n'est pas en disant "Seigneur, Seigneur" qu'on entrera dans le Royaume des cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux.* » (Mt 7, 21)

C'est donc une prière qui nous transforme, qui alors même que nous la récitons, produit en nous la discrétion et l'économie des mots. Elle nous apprend à être fils.

Alors que nous ne sommes pas tous parents, tous, nous sommes fils. C'est donc le trait commun des hommes que de partager cette condition de fils. Or, ce placer ainsi sur le même plan, dire avec le Fils, « Notre Père », nous apprend à être des frères.

Voilà posé le cadre de cette prière. Elle est sobre, elle vient de l'invocation secrète du Fils vers le Père. Elle est une invitation à entrer dans la prière du Fils, à entrer dans le secret du Père, une invitation à la confiance, et au cœur même de ce geste de confiance, une invitation à l'action, « *faire la volonté du Père* ».

Avant de prendre terme à terme les mots de la prière, peut-être est-il bon de l'entendre de façon un peu neuve, en écoutant une autre traduction, beaucoup plus proche du texte grec, celle de sœur Jeanne d'Arc¹.

*Notre père dans les cieux,
sanctifié soit ton nom !
Viens ton royaume !
Ta volonté soit faite, comme au ciel, sur terre aussi !
Notre pain de la journée donne nous aujourd'hui.
Remets-nous nos dettes comme nous aussi avons remis à nos débiteurs.
Ne nous fais pas entrer dans l'épreuve, mais libère-nous du Mauvais.*

Notre Père

Être un homme, c'est être fils.

C'est le Fils qui apprend aux siens la prière des fils.

En apprenant à ces disciples cette prière, il s'associe à eux comme leur frère, puisqu'il dit avec eux « Notre Père ». Jésus, par le Notre Père, se fait frère des hommes qui prient le Père. Ce faisant, il les rend frères du Fils unique, fils à leur tour, fils unique chacun et fils ensemble, c'est encore dire frères, entre eux.

Jamais dans l'évangile, Jésus ne se désigne lui-même comme Fils de Dieu. Mais assez souvent il parle du « Fils de l'homme ». Cette nomination est extrêmement importante et puissante. Elle suggère qu'il est l'homme parfait, l'homme que tous nous avons à être, l'homme possible. Ce que nous apprend Jésus le fils de l'homme, c'est que la définition d'un homme, c'est « d'être fils ».

Montre nous le Père

A deux moments très émouvants, Matthieu nous montre cette intimité du Père et du Fils. Au moment du baptême de Jésus, (qui est un récit de résurrection, Jésus « remonte des eaux ») et au moment de la transfiguration, l'évangéliste met en scène une voix qui vient du ciel. L'expression est strictement identique dans les deux cas. Du ciel, une

¹ *Matthieu*, trad. sœur Jeanne d'Arc, Paris, Les Belles Lettres / DDB, 1987, p. 29.

voix se fait entendre : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur.* » (Mt 3, 17 et 17, 5).

Or, c'est à chacun qu'est dit cela. Chacun de nous, même au cœur de sa vie compliquée parfois, abîmée... peut entendre désormais cette bénédiction du Père : « *Celui ci est mon Fils bien aimé.* ». Le Fils unique de Dieu a ouvert sa vie pour que nous y habitions avec lui et que tout ce que le Père dit de lui soit désormais dit de nous.

Être fils, c'est être bien-aimé, le croire, et en vivre.

Dire « Notre Père », nommer Dieu notre « Père », c'est se laisser conduire dans l'intimité du Fils, accepter l'hospitalité de ses mots, s'y glisser, et l'écouter nous dire qui est ce Père qui tient à nous plus que tout.

Dans les cieux

Les cieux n'évoquent pas d'abord un lieu physique, mais le lieu de la demeure de Dieu, et par conséquent, cette dénomination a longtemps accentué la séparation entre l'homme et Dieu. Le livre d'Isaïe lançait cette prière à Dieu vers le ciel :

*« Ah ! si tu déchirais les cieux et descendais
– devant ta face les montagnes seraient ébranlées ; comme le feu
enflamme des brindilles, comme le feu fait bouillir l'eau –
pour faire connaître ton nom à tes adversaires ! »* (Is 63,19)

Or, au moment du baptême de Jésus, Matthieu ne craint pas d'écrire : « *Ayant été baptisé, Jésus aussitôt remonta de l'eau ; et voici que les cieux s'ouvrirent* » (Mt 3,16). Et la fin du livre de l'Apocalypse, qui raconte la victoire du Christ sur les puissances du mal et de la mort, renchérit : « *Je vis le ciel ouvert* » (Ap 19,11).

Le ciel est déchiré par la venue du Fils, définitivement ouvert. Le ciel n'est plus séparé de la terre. « *Que tu sois fils du Père et le ciel est en toi* » semble nous dire Jésus. Il a toujours été possible pour l'homme de s'adresser à Dieu, mais désormais, l'on sait qu'il est Père, un père aux entrailles bouleversées devant l'homme, son fils, sa merveille.

Avec la venue du Fils, c'est ce qui s'est passé sur la terre qui a bouleversé le ciel. Et désormais encore, c'est dans notre vie, maintenant, en ce corps, en ce monde et en ce temps, que nous pouvons « *hâter la venue du jour de Dieu* », comme le dit Pierre dans son épître (2 P 3,12).

Sanctifié soit ton nom

Sanctifié, cela veut dire saint, séparé. Or, avec la libération opérée par le Fils, il n'y a plus de sanctuaire distinct de l'homme. L'homme, le Fils, est le sanctuaire. Ce faisant, chaque homme devient sanctuaire de Dieu.

« Tu ne prononceras pas à faux le nom de ton Dieu » est-il écrit de nombreuses fois dans la Bible. Le suprême péché dans la Bible, c'est l'idolâtrie : nommer Dieu quelque chose ou quelqu'un qui n'est pas Dieu.

La Bible voit deux « puissances » qui détournent le nom de Dieu : le diable (en grec *diabolos*, ce qui signifie le « diviseur ») et le satan (en hébreu *satanas*, ce qui signifie « l'accusateur »).

A chaque fois que nous nous servons de Dieu pour diviser ou accuser quelqu'un (« il est trop tradi », « ils ne prient pas comme il faut »...), nous détournons son nom.

Etre Fils, c'est nommer Dieu comme Père et non pas quelqu'un d'autre. Le nommer comme la source de la vie, comme celui qui tient nos pas, comme notre préoccupation essentielle.

La Bible est une critique violente de tous les pouvoirs humains, en ce que leur pente naturelle est de se détourner de Dieu. Toute la difficulté réside dans la confusion, qui est l'arme du serpent depuis les origines. Le pouvoir humain peut se parer de nombreux atours qui dissimulent sa vraie nature. Il peut s'infiltrer partout et spécialement là où l'on pense en être préservé. Il est autant présent dans la dictature patente que dans les relations de pouvoir où insidieusement l'on décide pour l'autre ce qui est « pour son bien ». Il est autant présent dans les ministères, que dans les familles ou dans les couvents.

Or, la Royauté du Christ est la critique de cette pente : de même que Jésus nous dit que seul le Père des cieux peut être appelé « Père », de même il nous rappelle que tous les royaumes sont relatifs, qu'ils passent et que seul demeure le Royaume de Dieu. Alors, oui, on peut bien payer l'impôt à César, puisque tout le reste, ce qui n'est pas marqué du sceau de César, tout ce qui compte en vrai, l'homme, ses amours, ses désirs, ses attentes, tout le reste appartient à Dieu.

Il se pourrait même que le récit des tentations de Jésus au désert suggèrent que tous les pouvoirs humains sont dans les mains du diable,

puisqu'ils les offrent à Jésus si ce dernier se prosterne ! Autrement dit, le pouvoir, « c'est le grand facteur de division entre les hommes »². Or le Royaume de Dieu, dont notre prière doit souhaiter ardemment la venue, c'est le Royaume de l'unité entre les hommes. Entre les hommes et Dieu.

Vienne ton Royaume

Être fils, c'est régner.

Nous sommes baptisés prêtre, prophètes et rois.

Prêtre pour offrir à Dieu nos prières et nos vies, prophètes pour annoncer sa venue parmi nous, rois, pour régner. Et souvent nous oublions ce troisième terme.

Être fils, devenir fils, c'est régner.

Mais c'est régner comme Jésus règne.

Le « Messie » promis à Israël, « oint » comme roi, « Christ » en grec, n'est pas tout à fait celui que l'on croyait. C'est un roi de pauvreté, qui ne vient pas bouter les Romains hors de la terre occupée. C'est un roi sans armée, avec comme couronne une couronne d'épine, et comme sceptre une croix. Mais il ne cesse de dire que le Royaume de Dieu est donné à ceux qui lui ressemblent, à ceux qui règnent à sa façon. C'est dire qu'il n'a rien à voir avec les Royaumes des hommes. « *Mon royaume n'est pas de ce monde* » dit d'ailleurs Jésus à Pilate qui n'y comprend rien : « *Donc, tu es roi ?* ». « *Tu le dis, je suis roi* », répond Jésus. (Jn 18,36)

Le véritable roi est celui qui met une limite à sa puissance. Il peut « ne pas ». Celui-là est vraiment libre. Celui-là est vraiment roi qui est plus fort que sa force. Et Jésus nous enseigne comment faire : « *Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends lui l'autre joue* » (Mt 5, 39).

Régner à la suite du roi Messie

La tradition de l'Église a recueilli une série d'antiennes que l'on chante chaque jour avant Noël, les « grandes O », qui disent cette manière de régner à la suite du Roi Messie.

² Jacques Ellul, *Anarchie et Christianisme*, p. 67.

Ô Sagesse de la bouche du Très haut,

*toi qui régis l'univers avec force et douceur,
enseigne-nous le chemin de vérité,
viens, Seigneur, viens nous sauver !*

Régner en fils du Père, c'est dominer par la parole et non par la violence.

Régner en fils du Père, c'est régner comme le faisaient les prophètes, contre leur propre gré, presque malgré eux, sans autre légitimité que leur seule parole.

Ô Chef de ton peuple Israël,

*tu te révéles à Moïse dans le buisson ardent
et tu lui donnes la Loi sur la montagne,
délivre-nous par la vigueur de ton bras,
viens, Seigneur, viens nous sauver !*

Régner, c'est recevoir la loi non pour elle-même, mais pour servir l'amour ; vivre, non d'abord pour respecter la loi mais pour honorer l'amour.

Ô Rameau de Jessé,

*étendard dressé à la face des nations,
les rois sont muets devant toi tandis que les peuples t'appellent :
Délivre-nous, ne tarde plus,
viens, Seigneur, viens nous sauver !*

Régner, c'est laisser naître le fils là où on l'attend le moins. Dans la généalogie de Jessé reconstituée par Matthieu, on trouve quatre femmes : une étrangère (Ruth), une prostituée (Thamar), une adultère (la femme d'Urie) et Marie, fiancée de Joseph, descendant de David.

Quant aux hommes, il y a un peu de tout. Des gens biens (David toujours prêt à se convertir, malgré son péché), des inconnus, des violents. Dès sa généalogie, Jésus s'inscrit dans ce peuple. Il est fils de l'homme, fils d'Adam, fils de Dieu. Il ne choisit pas une descendance parfaite, une race pure, mais une descendance ordinaire, avec des familles recomposées. Il y a dans ces aïeux un peu de tout, comme dans nos vies.

Le Rameau de Jessé pousse sur cette terre-là, la nôtre. Car comme le dit volontiers Philippe Lefebvre, « la Bible raconte des histoires qui se passent dans un rayon de huit mètres autour de nous ». Régner, c'est laisser le fils naître en nous au cœur de nos imperfections.

Ô Clef de David, ô Sceptre d'Israël,

*tu ouvres, et nul ne fermera,
tu fermes et nul n'ouvrira :
Arrache les captifs aux ténèbres
viens, Seigneur, viens nous sauver !*

Le roi a le pouvoir des clés. Après avoir ouvert tout ce qu'il pouvait, les yeux fermés, les oreilles bouchées, les intelligences alourdies, les cœurs bloqués, Jésus donne à Pierre ce pouvoir des clés.

Régner, c'est ouvrir.

C'est laisser l'air entrer, dégager ce qui enferme.

Régner, c'est aussi comme Jésus donner les clés à d'autres, laisser les autres devenir libres.

Et régner c'est fermer.

Enfermer ce qui mène à la mort.

Le livre de l'Apocalypse raconte que le temple de la Jérusalem nouvelle est désormais ouvert à tous. Quant au méchant Dragon de la mort, l'antique Serpent, il est enfermé à double tour. Un renversement s'est opéré. Le jardin d'Eden était fermé au public après le péché d'Adam, gardé par des archanges armés jusqu'aux dents. Désormais, l'arbre de vie est au milieu de la Jérusalem nouvelle, et tout le monde peut y accéder.

Régner à la manière du Fils, c'est dégager l'arbre de vie afin que ceux qui nous entourent puissent vivre.

Régner, c'est vouloir la vie de tous, même de ses ennemis.

Ô Soleil levant,

*splendeur de justice et lumière éternelle,
Illumine ceux qui habitent les ténèbres et l'ombre de la mort,
viens, Seigneur, viens nous sauver !*

Régner, c'est veiller. Guetter le soleil du matin.

Ne pas s'en tenir à la nuit.

Quitter l'ombre de la mort, pour « marcher aux chemins de la paix », comme l'annonce Zacharie dans son cantique à la naissance de Jean le Baptiste.

Régner, c'est garder la terre, les hommes, la liberté pour demain. Régner, c'est protéger la vie de ceux qui nous suivront, la leur rendre habitable.

Ô Roi de l'univers, ô Désiré des nations,

*pierre angulaire qui joint ensemble l'un et l'autre mur,
 force de l'homme pétri de limon,
 viens, Seigneur, viens nous sauver !*

Régner, c'est désirer que tous (les nations) règnent.

C'est ne pas faire de différence dans la charité due aux hommes, sans pour autant nier nos différences et nos incompréhensions mutuelles.

Et connaître que l'on est issu de la terre, pétri de limon, et que la royauté que le Père nous donne ne partage n'est que le ciment qui tient en nous le disparate, les déchirures et les tentions.

Ô Emmanuel,

*notre législateur et notre Roi,
 espérance et salut des nations,
 viens, Seigneur, viens nous sauver !*

Emmanuel, Dieu avec nous. Dès le début de l'évangile selon Matthieu, le fils promis et annoncé en songe à Joseph est Emmanuel, « Dieu avec nous » (Mt 1,23) , et à la toute fin de l'évangile, la promesse est accomplie : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). Cette même promesse accomplie retentit jusqu'à la fin de l'Apocalypse : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure avec eux : ils seront son peuple, et lui Dieu avec eux, sera leur Dieu. » (21,3)

Être fils, c'est « être avec ».

Régner, c'est être avec l'autre homme, marcher avec lui, à son pas. Car marcher avec son frère, c'est dans la Bible un peu la même chose que marcher avec son Dieu.

Régner comme un fils de roi, quand ce roi est Dieu, c'est être libre, car c'est être sûr qu'elle est vraie cette parole : « *je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé »* (Jn 3).

Ta volonté soit faite, comme au ciel, sur terre aussi !

Énigme : qu'est-ce que la volonté de Dieu ? Luc nous donne un indice de ce qu'elle peut être. Alors que la famille de Jésus veut le récupérer, et qu'on vient lui dire « ta mère et tes frères te cherchent », Jésus chez Matthieu répond que « *Quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère, et une sœur et une mère »* (Mt

12, 50). Dans la même scène relatée par Luc, Jésus répond : « *Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique* » (Lc 8, 21). La volonté n'est pas connue d'avance, elle s'écoute, elle se donne à reconnaître dans la parole reçue.

Être fils, c'est écouter.

La volonté du Père, c'est enfin ce à quoi acquiesce le Fils à l'heure de l'épreuve. La phrase que prononce Jésus à Gethsémani est strictement la même : « *Que ta volonté soit faite* » (Mt 26, 42).

La volonté du Père, le Fils lui-même ne la connaît pas. Il la découvre en écoutant le Père. Il la découvre dans le silence de sa prière. Il la découvre quand il la vit, comme nous tous.

La volonté du Père, c'est que le don du Fils soit intégralement entier, total, sans l'ombre d'une retenue.

La volonté du Père, c'est ce mouvement d'un Dieu qui donne, qui se donne et ne retient rien pour lui.

La volonté du Père, c'est d'habiter chez nous, de se faire notre hôte et même notre otage.

La volonté du Père, c'est que jusqu'au bout l'homme soit la maison de Dieu, et le temple de l'Esprit, « *et sa maison, c'est nous, pourvu que nous gardions l'assurance et la joyeuse fierté de l'espérance* » (Hb 3, 6)

Être fils, c'est demeurer dans le mystère de ce qu'est cette volonté, et laisser la porte ouverte pour accueillir l'autre homme. Être fils, c'est devenir une maison pour Dieu.

Notre pain de la journée donne nous aujourd'hui

Être Fils, c'est attendre la nourriture du Père.

La nourriture du Fils, c'est la parole du Père.

Cette nourriture est donnée chaque jour, elle ne peut se thésauriser, sinon elle pourrit, comme la manne au désert, cette chose éphémère et inconnue (la manne, c'est une question *man hou*, « qu'est-ce que c'est ? ») qui pourrissait quand on voulait la garder pour le lendemain. La parole que l'on garde pour le lendemain ne pourrit-elle pas aussi ?

Les récits de multiplication des pains se comprennent mieux dans cet horizon-là. La parole donnée donne la parole, multiplie la parole, comme l'amour offert multiplie l'amour. L'amour ne se perd que de n'être pas offert. La parole s'épuise lorsqu'elle est tue. La parole est tuée lorsqu'elle est tue.

Dès les tentations au désert, Jésus affirme clairement le rapport entre la parole et la nourriture. « *Il est écrit, ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* » (Mt 4,4). Et c'est encore cette même affirmation que Jésus livre aux disciples quand ils s'étonnent après sa conversation avec la Samaritaine, qu'il ne mange pas : « *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de mener son œuvre à bonne fin.* » (Jn 4, 34). Et voilà le lien avec la demande précédente : « Que ta volonté soit faite », voilà la nourriture qui peut rassasier notre faim.

Mais on pourrait dire que c'est dès sa naissance qu'il l'affirme : Jésus naît à *Bethléem*, étymologiquement « la maison du pain » ; il naît dans une *mangeoire*, lui qui est la Parole, le Verbe de Dieu. Et ce qu'il nous laisse pour signifier sa présence, c'est de partager la parole et le pain.

Mendier la parole de Dieu et son pain ne peut se faire que pour les partager. Être fils, c'est devenir des mendiants qui donnent.

Remets-nous nos dettes comme nous aussi avons remis à nos débiteurs.

Même mot pour l'offense et la dette. Nous sommes toujours en dette de quelque chose ou de quelqu'un. Dette de la vie vis à vis de nos parents. Dette de l'amour reçu qui nous a donné le goût de vivre. Dette envers Dieu, envers son amour créateur qui renouvelle chaque matin le monde.

Toutes les facettes de cette dette la rendent insolvable. Il n'y a rien à rendre quand la dette est trop grande ; elle perd de son sens. Il n'y a plus qu'à la remettre.

Matthieu est très clair : ce qui nous est demandé est d'abord de remettre les dettes que d'autres auraient pu contracter à notre égard. C'est un peu comme la bénédiction d'Abraham : Dieu bénissait ceux qui bénissaient Abraham. Dieu remet les dettes de ceux qui les remettent à leurs frères.

Être fils, c'est d'abord être frères.

Nous n'avons pas à comptabiliser la dette. « Si tu te mets à compter, tu vas te mettre à comparer, à rivaliser avec ton frère » semble dire la Bible. Elle déteste les calculs. Dieu ne supporte pas que l'on dénombre le peuple.

La seule mesure est l'excès. Excès de pains après la multiplication des pains ; excès de vin à Cana. Être fils du Père, c'est croire en notre valeur incommensurable pour Dieu. Nous sommes la perle de ses yeux. Même les cheveux de notre tête sont comptés (Mt 10, 30).

Si nous étions sûrs de notre prix hors de tout prix et de sa confiance en nous, de quoi aurions-nous crainte ?

Être fils, c'est aimer assez pour ne pas compter l'amour que l'on donne ou que l'on reçoit. Être fils, c'est accepter la dette, et qu'elle soit insolvable, et qu'elle nous soit remise.

Ne nous fais pas entrer dans l'épreuve

Les deux dernières phrases du Notre Père sont jumelles. « Ne nous fais pas entrer dans l'épreuve » semble évoquer le mal subit, tandis que « délivre-nous du Mauvais » semble évoquer le mal commis.

L'épreuve a toujours d'une manière ou d'une autre à voir avec la passion du Fils de Dieu. L'espérance chrétienne tient là sa source. L'espérance chrétienne, c'est l'espérance au cœur du pire. L'espérance chrétienne, c'est croire que Dieu le Père a perdu son Fils quand son Fils est mort, et que l'amour qu'il lui portait l'a sauvé de la mort et l'a fait vivre. Car quand le Fils meurt, l'amour en Dieu ne meurt pas.

C'est une espérance qui va habiter au cœur d'un tombeau. L'espérance chrétienne ne peut pas faire l'impasse de cette épreuve : le Fils de Dieu est mort, et il est mort pour nous, et il est mort, par nous. Des femmes, des hommes en ont soufferts ; des femmes, des hommes ont pleuré devant son tombeau. Et pour autant, il a choisi d'aller jusque là pour que nous soyons sûrs qu'il est avec nous jusque là, jusque dans la mort, jusque dans l'absurde, jusque dans l'abandon et la solitude, jusque dans l'épreuve, quel que soit son nom. Et qu'il reste avec nous, même ressuscité, jusque là où nous n'y voyons rien. Même ressuscité, il ne cesse de pleurer avec ceux qui pleurent, il ne cesse de se réjouir avec ceux qui se réjouissent, et qu'il ne cesse de vivre, avec nous qui tentons comme nous pouvons, de vivre. Et de dire avec lui « ne nous soumetts pas à l'épreuve », c'est nous unir à sa prière, et c'est croire que lui seul peut porter vers le Père nos mots maladroits quand nous n'en pouvons plus.

Quand il dit à son Père, « pourquoi m'as-tu abandonné ? », nous pouvons croire qu'à chaque fois que nous prions le Père en disant « mais que fais-tu ? pourquoi ne fais-tu rien ? », alors ses mots à lui, le Fils, prennent nos mots dans la nuit, et les portent vers le Père. Cela ne veut pas dire que nos vies vont changer. Parfois oui, souvent non. Cela veut juste dire qu'il est toujours Dieu avec nous, jusque là. Il est Emmanuel, jusque là. Et peut-être, peut-être, cela peut nous aider à traverser l'épreuve.

A chaque fois que nous disons le Notre Père et que nous prononçons « ne nous soumetts pas à l'épreuve », ce n'est pas seulement

pour nous-mêmes. Puissions-nous le dire aussi au nom de ceux qui ne peuvent pas le dire, au nom de ceux qui n'ont plus d'autres mots que leurs cris, que leurs larmes ou que leurs silences. Et laissons le Fils porter notre prière vers le Père.

Être fils à l'heure de l'épreuve, c'est se tenir en la compagnie du Fils éprouvé, c'est se laisser tenir par lui, c'est se cacher avec lui, en Dieu. « *Notre vie est cachée avec le Christ en Dieu* », dit Paul pour conforter les Colossiens (Co 3, 3).

Mais libère-nous du Mauvais.

Le mauvais peut avoir la figure du diviseur ou de l'accusateur. Mais il faut rajouter trois petites notes à cela.

→ L'évangile qualifie ce « mauvais » de façon assez constante. C'est ce qui déborde du cœur de l'homme, les paroles « en trop ». « *Que votre oui, soit oui, et votre non, non. Ce qu'on dit de plus vient du Mauvais* » (Mt 5, 37). La « *circoncision du cœur* » de Paul (Rm 2, 29), ne serait-ce pas arracher ce trop plein de mots qui sont creux, voire accusateurs, pour y laisser vacante la place de l'écoute et du partage ? Être fils, c'est mettre un frein à sa langue.

→ Le mauvais, c'est aussi la zizanie. Le mot grec pour dire l'ivraie dans la parabole du bon grain et de l'ivraie est en effet *zizania*. Or, cette *zizania*, nous dit le texte, vient du Mauvais (Mt 13, 19). De même que l'ivraie donne l'ivresse, la *zizania* pousse à la tentation du jugement, à la tentation de vouloir faire le tri soi-même entre le bon grain et l'ivraie. Être fils, c'est laisser le Père faire le tri.

Matthieu a d'ailleurs une petite phrase énigmatique : « *Ne résistez pas au Mauvais* » (Mt 5,39). Lui résister, ce serait lui accorder trop d'importance. La meilleure manière de ne pas se cabrer, c'est de le laisser là, sans vouloir l'arracher. À la noce où les invités ne viennent pas, le roi va chercher sur les places les mauvais (*poneroi*) et les bons (Mt 22,10), et tous prennent part au banquet. Qui serions-nous pour faire un tri que Dieu lui-même ne fait pas ? Sa façon de faire le tri, c'est d'inviter. Être fils, c'est répondre à l'invitation sans crainte.

Enfin, le mauvais, c'est celui qui enterre son talent, parce qu'il avait peur. « *J'ai appris à te connaître pour un homme âpre au gain : tu moissonnes où tu n'a pas semé et tu ramasses où tu n'a pas répandu. Aussi pris de peur, je suis allé enfouir ton talent dans la terre : le voici, tu as ton bien.* » (Mt 25,26). Et là encore, parce qu'il n'a pas cru à la

confiance du maître, parce qu'il accuse Dieu au point d'avoir condamné à mort son talent, cet homme n'est pas un fils, mais un esclave. Être fils, c'est participer à l'œuvre du Père, même dans une toute petite mesure. Dieu seul connaît la mesure de notre participation. Être libéré du mal, c'est définitivement être libéré de l'esclavage. C'est devenir des fils. « *Telle sera la part du vainqueur : je serai son Dieu et lui sera mon Fils* » (Ap 21,7)

La philosophe Simone Weil a écrit de très belles lignes autour de cette prière. Elle fait remarquer qu'il y a une sorte de jeu entre les trois premières demandes et les trois suivantes, qui se répondent deux par deux. Sanctifier le nom de Dieu et lui demander notre pain pour ce jour, c'est reconnaître que son nom, que nous ne pouvons approcher que par le visage du Fils, est le don. Désirer la venue de son Règne et lui demander de nous délivrer du Mauvais, c'est reconnaître que nous ne pouvons régner qu'à l'abri de son Règne et que sa souveraineté seule nous protège si gardons les yeux fixés sur lui. Enfin, la remise des dettes, la remise inconditionnelle des dettes que nous imaginons qu'autrui a contracté à notre égard, est une manière de faire sa volonté. Car sa volonté, c'est d'effacer la dette, la nôtre, toute dette, car un fils n'a pas de dette envers son père, il partage tout.

Mais plus que tout, Simone Weil insiste sur le fait que pour prier selon ce que le Fils nous a appris, il suffit de prononcer lentement le Notre Père, en faisant attention à chaque mot, à chaque phrase, et de persévérer jusqu'à l'avoir dit en entier sans relâcher son attention³. Alors, peut-être, cela nous apprendra à devenir ce que Dieu plus que tout désire : des fils, libres, appelés à sa gloire.

« En effet, tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte ; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père ! L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu. Enfants, et donc héritiers ; héritiers de Dieu, et cohéritiers du Christ, puisque nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui. » (Rm, 8,14-17)

Sœur Anne Lécu o.p.

³ « Cette prière contient toutes les demandes possibles ; on ne peut pas concevoir de prière qui n'y soit déjà enfermée. Elle est à la prière comme le Christ à l'humanité. Il est impossible de la prononcer une fois en portant à chaque mot la plénitude de l'attention, sans qu'un changement peut-être infinitésimal, mais réel s'opère dans l'âme. » Simone Weil, *L'attente de Dieu*, Paris, Fayard Livre de vie, 1966, p. 228.